

# « Lectures de loisir » ou « lectures de travail » ? Les pratiques de lecture chez les étudiants en classes préparatoires littéraires

---

Morgane Maridet  
CERLIS, université Paris 3

Cette communication se base sur une recherche doctorale en cours – ce qui va être présenté ici ne propose donc pas de résultats définitifs et repose sur une analyse partielle du terrain effectué.

Dans cette thèse, je cherche à étudier comment le passage par la classe préparatoire littéraire peut jouer un rôle dans l'histoire de lecteur – au même titre que d'autres expériences scolaires, professionnelles ou personnelles<sup>1</sup>. Cette recherche s'attarde donc sur les pratiques de lecture constituées durant les années d'hypokhâgne et de khâgne<sup>2</sup> et la façon dont elles perdurent – ou non – après ces deux ou trois années<sup>3</sup>. Que lisent les étudiants de CPGE et comment ? Quels usages ont-ils de leurs lectures ? Comment leurs lectures sont-elles conditionnées par la préparation des concours ? Comment vivent-ils les changements dans les pratiques de lecture en fonction de leur trajectoire sociale ? Comment se construit pour eux la valeur (intellectuelle, sociale...) d'une lecture ? Voici

quelques-unes des questions sur lesquelles porte cette recherche.

Les pratiques de lectures étudiantes ont été étudiées à plusieurs reprises depuis les années 1980, soulignant la diversité des pratiques de lecture dans une population hétérogène – il est difficile de considérer « les étudiants » comme un groupe uni, tant dans ses pratiques que dans ses représentations étant donné la grande diversité du groupe<sup>4</sup>. Ces ouvrages sont en général consacrés aux étudiants des universités<sup>5</sup>, mais deux aspects de la lecture étudiante qui peuvent également nous intéresser en ressortent. Le premier est que « la lecture étudiante apparaît sous deux formes : une pratique universitaire et une pratique de loisirs »<sup>6</sup>. Le second est que les pratiques de lectures sont fortement en lien avec les « matrices disciplinaires »<sup>7</sup> (chaque type et domaine d'étude étant un lieu d'élaboration de socialisations lectorales différentes) dans lesquelles évoluent les individus. M. Millet a par exemple montré comment

---

1 Cf. Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999.

2 Les classes préparatoires littéraires seront également appelées indifféremment ici : CPGE littéraires, prépa, et hypokhâgne (1<sup>re</sup> année) et khâgne (2<sup>e</sup> année).

3 Tout comme en CPGE scientifique, la 2<sup>e</sup> année peut se redoubler, elle est alors nommée « cube », par opposition à « carré ».

---

4 Jean-Paul Molinari, *Les étudiants*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1992.

5 Cf. Emmanuel Fraisse, *Les étudiants et la lecture*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

6 Christine Carjaval, « La pratique de la lecture chez les étudiants », *Cahiers de l'Urmis*, 2-3, 1997.

7 Cf. Bernard Lahire, « Matrices disciplinaires de socialisation et lectures étudiantes », *Bulletin des bibliothèques de France*, 5, 1998.

lire en médecine ne signifie pas la même chose que lire en Licence de sociologie : les pratiques et les représentations de la lecture varient en fonction du type de savoirs à acquérir et du rapport global à la connaissance qu'entretiennent les étudiants<sup>1</sup>.

Les pratiques culturelles étudiantes – et a fortiori, les pratiques de lecture – sont donc étroitement liées aux disciplines étudiées, mais les « matrices disciplinaires » ne concernent pas seulement les différences entre celles-ci : elles révèlent aussi différentes « manières d'étudier »<sup>2</sup>, les filières les plus sélectives – dont font partie les classes préparatoires littéraires – se caractérisant par un certain « ascétisme » lié à la charge de travail et au temps hors scolarité disponible. Ainsi, pour ces filières, la vie scolaire et la vie étudiante se superposent quasi complètement : le temps du travail prend presque tout le temps, celui du loisir s'en trouvant réduit, et la distinction entre les deux « n'existe quasiment pas »<sup>3</sup>.

De récents ouvrages<sup>4</sup> consacrés aux classes préparatoires abordent justement cette question de la séparation entre activités de loisirs et travail : M. Darmon explique ainsi comment les étudiants s'adaptent à l'institution préparatoire en gardant quelques moments de détente dans le travail mais aussi en sauvegardant des moments où l'on doit faire autre chose que travailler : « l'aménagement individuel de cet extérieur de l'institution varie fortement selon les filières et selon les élèves, mais une attitude récurrente est celle du "samedi soir je dors, dimanche matin je dors", avec toutes ses déclinaisons [...]. Les moments arrachés au travail sur les week-ends sont souvent qualifiés de moments "que l'on a", ou

"que l'on prend", ou encore "où l'on ne fait rien !". »<sup>5</sup>

En ce qui concerne la lecture en classes préparatoires scientifiques, B. Lahire a montré comment ces étudiants sont en quelque sorte des « monstres à deux têtes », avec des pratiques de lecture qu'il qualifie de très légitimes (de culture scientifique poussée) dans le domaine du travail, mais des pratiques beaucoup moins légitimes lorsque l'on aborde les pratiques de loisirs (science-fiction, bande dessinée)<sup>6</sup>.

Or, dans la même enquête, il apparaît que les plus gros lecteurs d'ouvrages relevant de la culture légitime classique, scolairement valorisée (d'autant plus dans une formation dite « d'élite ») sont les khâgneux, les étudiants des classes préparatoires littéraires. De fait, 81% lisent des romans et nouvelles, 71% lisent des essais, 50% des ouvrages de sciences humaines, 70% du théâtre et de la poésie. Ce sont donc de gros lecteurs ; mais que recouvrent ces pratiques de lectures ? Puisque les domaines étudiés en CPGE littéraires sont, par définition, littéraires (ou de sciences humaines), il est probable qu'une grande partie de ces lectures soient liées au travail scolaire. Toutefois, pour les romans par exemple, nous pouvons penser qu'une lecture de loisir est également envisageable et vient se mêler aux lectures scolaires, prescrites et obligatoires, et ce d'autant plus que ces études sont choisies, en partie du moins, par intérêt voire par attrait pour la lecture en général, jusqu'alors vécue comme une pratique de loisir uniquement. C'est ce que nous allons tenter de démêler ici : dans quelle mesure lectures de travail et lectures de loisir sont-elles distinguées par les étudiants des CPGE littéraires ?

## Méthodologie

Pour ce faire, nous nous appuyons donc sur une première analyse du matériau principal de cette recherche : 49 entretiens semi-directifs menés auprès d'étudiants actuels et d'anciens étudiants de classes

---

1 Mathias Millet, « Économie des savoirs et pratiques de lecture. L'analyse des formes du travail intellectuel étudiant en médecine et en sociologie », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, 4, 1999.

2 Nous reprenons ainsi les termes de Bernard Lahire, Mathias Millet, Everest Pardell, *Les manières d'étudier : enquête 1994*, Paris, La documentation française, 1997.

3 Carole Daverne, Yves Dutercq, *Les bons élèves : expériences et cadres de formation*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

4 Cf. *ibid.* ; Muriel Darmon, *Classes préparatoires : La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, 2013.

---

5 Muriel Darmon, *Classes préparatoires : La fabrique d'une jeunesse dominante*, *op. cit.*

6 Bernard Lahire, « Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral », *Sociétés contemporaines*, 4, 2002.

préparatoires littéraires d'Île-de-France en 2012 et 2013.

Leurs profils sont divers, que cela concerne : les lycées, variés quant au taux de réussite au concours et au type de classe préparatoire qu'ils proposent (de « proximité » ou « d'excellence »...); l'origine géographique des étudiants, venus de province, de Paris et d'Île-de-France; leur origine sociale (en gardant en tête que les étudiants des CPGE sont constitués à 49,8% d'enfants de cadres supérieurs et professions intellectuelles<sup>1</sup>); leur genre (là encore, en notant que les CPGE littéraires sont à 74% féminines<sup>2</sup>); leur niveau, 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> année de prépa (et quelques étudiants ayant arrêté après la première année); et pour les anciens, encore étudiants ou non. Le niveau scolaire est assez homogène (même si les étudiants s'auto-évaluent différemment selon le lycée d'origine), et tous étaient de bons élèves au lycée : pas de redoublement sauf un cas, un redoublement volontaire malgré de bons résultats scolaires, et une année d'échec à l'université avant l'hypokhâgne.

Cette communication se basera uniquement sur ce qui, dans les discours des enquêtés (étudiants actuels ou anciens), concerne la période de la classe préparatoire, faute pour le moment d'analyses tangibles sur la suite de leur parcours.

Pour commencer, donnons quelques définitions qui permettent d'appréhender la question de la lecture en classes préparatoires littéraires en termes de travail et / ou loisir :

### **Lecture**

La lecture ici considérée recouvre un certain nombre de pratiques (elle exclut toutefois la lecture d'ordre purement « pratique » : celle de panneaux informatifs par exemple); tentons d'en faire le tour en les rattachant à la problématique qui nous intéresse.

Les supports sont nombreux mais le livre a une place importante dans le discours des enquêtés, y compris l'objet livre, les sentiments, les valeurs qui y sont rattachés; cet attachement concerne les livres de loisir

– ainsi que les livres de l'enfance et l'adolescence – mais aussi, parfois, les livres « de la prépa » que l'on prend plaisir à acheter et à conserver : « Je vais les acheter pour la [prépa] garder, c'est la preuve de ces dures années et la plupart je les ai aimés »<sup>3</sup>.

Du fait de leur attachement à l'objet livre, beaucoup excluent la possibilité d'une lecture sur liseuse, que ce soit pour le travail ou pour le divertissement. Mais la lecture sur écran n'est pas inexistante et regroupe aussi les lectures pour soi (« fanfictions », presse) ou pour la prépa (presse en vue des concours, articles de revues scientifiques, articles Wikipédia).

Deux supports sont exclusivement des supports de lecture travail : la lecture des cours et les « fiches », qui sont elles-mêmes le produit d'autres lectures de travail. La lecture a donc là un but précis de rentabilité scolaire (pour un objectif plus ou moins lointain : un DS (devoir sur table), une kholle<sup>4</sup>, le concours).

Les supports sont donc variés et la distinction entre travail et plaisir n'est pas déductible de ceux-ci (on aurait pu par exemple penser que les lectures de la presse étaient uniquement des lectures de loisir). Mais le support où la frontière est la plus floue est, nous y reviendrons, le livre, notamment quand il s'agit des œuvres de littérature (les livres liés aux cours, notamment les manuels ou les usuels, sont, eux, plutôt aisément assimilables à des lectures de travail).

### **Travail**

Le terme « travail » est entendu ici comme « travail scolaire ». Toutefois, celui-ci, bien qu'il vise à sa propre disparition<sup>5</sup> et ne soit rémunéré que de façon symbolique, peut être abordé comme l'est le travail dans un sens « professionnel » : il est une activité spécifique, avec ses tâches et sa finalité, mais également ses enjeux sociaux. En effet, les lignes qui se dessinent entre loisir et travail scolaire préfigurent celles qui distingueront loisir et travail professionnel.

1 Chiffres du ministère de l'Éducation nationale : [http://cache.media.education.gouv.fr/file/2013/48/7/D-EPP-RERS-2013-etudiants\\_266487.pdf](http://cache.media.education.gouv.fr/file/2013/48/7/D-EPP-RERS-2013-etudiants_266487.pdf)

2 *Ibid.*

3 Roxanne, lycée G. Monod (95) ; père « peintre carrossier », pas d'études supérieures, mère « jeune retraitée de la DDASS », pas d'études supérieures.

4 Interrogation orale individuelle

5 Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *La reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970

Ainsi, comme cela a été récemment étudié au sujet des classes préparatoires scientifiques et économiques, les classes préparatoires littéraires peuvent être considérées comme des instances de socialisation anticipatrice, en ce qu'elles ne préparent pas simplement ces étudiants à un concours mais à un avenir étudiant et professionnel<sup>1</sup>.

Le « travail » est donc tout ce qui va relever des tâches liées au scolaire : lire un livre en vue d'une dissertation, d'une kholle, d'un devoir quelconque, à la demande d'un professeur ou de son propre chef, faire une fiche sur un livre, se servir d'un ouvrage de grammaire ou de vocabulaire pour la traduction directe d'un texte ou pour progresser dans la langue, apprendre par cœur le contenu d'un manuel, construire une frise chronologique...

Les lectures travail se caractériseraient donc plus par un utilitarisme à plus ou moins long terme, des prescriptions enseignantes, une lecture accompagnée d'un travail de collection et de mémorisation des connaissances.

### **Loisir**

Les lectures que nous qualifions de « loisir » sont celles qui sortent des prescriptions directes des enseignants pour les cours (parce qu'existent aussi des prescriptions de type « lisez-le dans votre vie »<sup>2</sup> qui peuvent donner lieu à des lectures de loisir) et d'un usage directement lié à ceux-ci.

Dans les discours des enquêtés, les lectures loisir se distinguent sur plusieurs points :

- elles sont le fruit d'un choix personnel (même si l'auteur ou le titre ont pu être mentionnés en cours) ;
- elles ont leur propre temporalité (il n'y a pas d'échéance à respecter, pas de chapitre à finir pour tel jour, etc.) ;
- en ce qui concerne l'usage même de ces lectures, les enquêtés signalent qu'elles peuvent resservir (« Souvent c'est des conseils d'amis mais je me dis je pourrai

m'en servir d'exemple pour les dissertes »<sup>3</sup>), mais l'objectif premier n'est pas celui-là ;

- elles se distinguent des lectures de travail en ce qu'elles ne donnent pas lieu à une prise de notes, que le livre n'est pas lu « crayon à la main » ;
- la plupart du temps, la lecture de loisir est une lecture d'œuvre (littérature classique contemporaine, BD, mangas...).

Ajoutons que nous avons choisi ici de ne pas opposer lecture plaisir et lecture travail : si l'expression « lecture plaisir » est parfois utilisée par les enquêtés pour désigner les lectures faites hors du cadre scolaire, il est plus pertinent ici de se pencher sur le cadre de réalisation des lectures que sur le côté émotionnel, le ressenti qu'implique la lecture plaisir – en gardant toutefois en tête ce qu'implique cette notion de lecture plaisir, notamment en matière d'injonctions scolaires et sociales<sup>4</sup>. Par ailleurs, lecture scolaire et lecture plaisir ne sont pas strictement opposables puisque, nous allons le voir, la lecture d'ouvrages pour les cours peut apporter un certain plaisir au lecteur.

Mais, nous l'avons suggéré en abordant la question des supports de lecture, il n'y a pas une distinction nette entre lecture « loisir » et lecture « travail ». Il s'agirait donc davantage de deux pôles entre lesquels naviguent les pratiques de lecture, tout ouvrage pouvant passer, nous allons le voir, d'un pôle à l'autre.

### **Lire pour le travail scolaire : acquérir de nouvelles pratiques**

Cependant, si la question d'une distinction entre lecture loisir et lecture travail se pose pour les étudiants de CPGE, c'est que ces années sont le moment de transformations importantes dans les pratiques et le rapport à la lecture. Bien entendu, l'entrée dans l'enseignement supérieur est souvent l'occasion d'une renégociation des pratiques de lecture pour s'adapter à de nou-

1 Muriel Darmon, *Classes préparatoires : La fabrique d'une jeunesse dominante*, op. cit.

2 Alexia, lycée G. Monod (95), citant son professeur de Lettres ; père « photographe », études « scientifiques », mère « encadrement périscolaire », non bachelière.

3 Roxanne, lycée G. Monod (95) ; père « peintre carrossier », pas d'études supérieures, mère « jeune retraitée de la DDASS », pas d'études supérieures

4 Cf. François de Singly, *Lire à 12 ans*, Paris, Nathan, 1989.

velles exigences de travail<sup>1</sup>, mais les classes préparatoires littéraires se distinguent quant au volume et à la diversité des lectures auxquelles l'étudiant est confronté.

Tous les enquêtés se définissent comme lecteurs (même lorsque c'est pour nuancer et dire que l'on n'était pas un « gros lecteur ») avant la prépa, et tous retracent leur « histoire de lecteur »<sup>2</sup>, qui débute à la petite enfance : de nombreux enquêtés ont approché la lecture via les histoires lues le soir, avec les parents, et souvent ils considèrent que cette activité est commune, courante.

Globalement, ce n'est pas l'institution scolaire qui les a le plus poussés à lire ou découvrir la lecture. Les pratiques de lecture connaissent parfois une inflexion au collège et au lycée, concurrencées par d'autres loisirs, notamment les sociabilités (ce qui n'a rien de surprenant<sup>3</sup>). Au lycée, on assiste fréquemment à une reprise de la lecture, parfois modeste et limitée aux lectures scolaires, notamment avec l'entrée en filière littéraire. Tous les profils ne sont cependant pas identiques : certains lisent une grande quantité d'ouvrages, se définissant comme gros lecteurs (ce qui est tout relatif), d'autres non ; pour certains la lecture occupe une place primordiale (ils ne se voient pas sans un livre), pour d'autres c'est un loisir comme un autre. Beaucoup ont apprécié les lectures scolaires – certains regrettent qu'ils n'en aient pas eues davantage.

Les enquêtés ne disent pas tous lire plus après leur entrée en CPGE, mais on se rend compte que ceux qui disent lire moins parlent d'un certain type de lectures : des lectures *in extenso* de romans, lectures de divertissement ou lectures « ordinaires »<sup>4</sup> qu'ils ont eux-mêmes choisies.

Le principal changement est donc le poids des lectures travail face aux lectures loisirs : ces dernières ont tendance à diminuer voire pour certains à disparaître : « En fait y'a un moment où ça a... les cours, en hy-

pokhagne et en khagne c'était comme ça aussi, mes lectures de classe ont asphyxié mes lectures personnelles »<sup>5</sup>.

Les enseignants deviennent ainsi les premiers prescripteurs (ce sont eux qui conseillent ou demandent le plus de titres et qui sont écoutés en priorité) et leurs prescriptions dépassent le cadre de la stricte lecture travail : « On me l'a [Albert Camus, *l'Étranger*] conseillé... en fait, c'est le prof qui me l'a conseillé mais c'était pas un livre que je voulais vraiment lire au début. Donc j'ai commencé à le lire et là c'est devenu un de mes livres préférés [...]. »<sup>6</sup>

Beaucoup ont l'impression de lire « différemment », à l'image de Chloé : « Mais le travail est différent donc forcément je pense qu'on travaille différemment. Je lisais pas... j'avais jamais lu, euh, aucun livre de théorie ou de livre d'histoire vraiment pointu, on se servait des manuels et puis... enfin le cours arrivait tout prêt aussi, les DS et les devoirs maison se faisaient sur ce cours, y'avait pas tout ce travail-là. »<sup>7</sup>

Et, de fait, ils découvrent un certain nombre de types d'ouvrages dont ils n'avaient parfois pas connaissance : « [...] les livres d'histoire, là [...] pour le coup j'ai découvert ça et j'ai adoré. Je pensais pas que ça existait avant j'étais un peu naïve, je me dis "oh ça existe pas les livres spécialisés", et je me suis rendue compte que si, et ça c'était super. »<sup>8</sup>

Comme on peut le voir ici, et c'est un thème qui revient souvent de façon plus explicite, l'entrée en classe préparatoire s'accompagne d'un élargissement du champ des possibles de la lecture et de l'accès à la connaissance de la lecture : si les étudiants sont obligés de lire à côté des cours (rares sont ceux qui disent que le cours suffit à la préparation du DS ou du concours), ils le font parfois avec enthousiasme et un certain plaisir de la découverte (qui va souvent de pair avec la découverte

1 Emmanuel Fraisse, *Les étudiants et la lecture*, *op. cit.*

2 Pour reprendre les termes de Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, *op. cit.*

3 On retrouve en effet le même constat chez Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Detrez, *Et pourtant, ils lisent*, Paris, Seuil, 1999.

4 Dans le sens de la classification des lectures exposée dans Chantal Horellou-Lafarge, Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2007.

5 Lilian, libraire, ancien étudiant du lycée Michelet (92) ; père haut fonctionnaire, mère enseignante retraitée.

6 Lamia, lycée G. Monod (95), père « peintre en bâtiment », pas d'études supérieures, mère « assistante maternelle », pas d'études supérieures.

7 Chloé, lycée G. Monod (95), père et mère « instituteurs », niveau Bac + 3.

8 Emmanuelle, lycée Louis-le-Grand puis J. Ferry (75), père « ingénieur », Bac + 5, mère « enseignante », Bac + 5.

d'une nouvelle façon de travailler et d'aborder les disciplines littéraires universitaires). En ce qui concerne les œuvres littéraires, le changement des pratiques entre secondaire et classe prépa est moins systématique : en effet, selon leur milieu socio-culturel d'origine, le lycée où ils ont fait leur scolarité, leur propre goût pour la lecture comme activité de loisir, la lecture d'ouvrages « classiques » de la littérature française peut représenter une continuité ou une rupture avec les habitudes de lectures précédemment constituées.

Sans détailler outre mesure, exposons rapidement quelques caractéristiques des nouvelles pratiques de lecture des préparatoires :

- L'organisation et la planification des lectures : si certains géraient déjà leur travail et leur temps au lycée (gestion du temps qui n'est pas sans être socialement marquée), trouver un rythme pour ses lectures devient nécessaire en prépa ; cocher une liste, faire un planning, se fixer des objectifs en termes de pages par heure ou de chapitres par semaine sont des savoir-faire que les étudiants acquièrent petit à petit.
- Pour que les lectures puissent être scolairement rentables (réutilisées dans des travaux de type dissertation), il faut pouvoir transformer sa lecture en connaissance réutilisable. Différentes méthodes sont employées : lecture très attentive, relecture de passages, mise en fiche, annotations sur le livre... Par ailleurs, puisque le temps à consacrer à chaque lecture est limité, peu d'ouvrages sont lus *in extenso* : les étudiants cherchent ce qui les intéresse dans la table des matières ou l'index, par exemple. Ainsi, il faut souligner une des formes de sociabilités lectorales de la prépa littéraire : le partage et la circulation, parfois même au-delà de la classe, de fiches de lecture.

## Lectures de loisir : des lectures en conciliation ?

Par rapport à ces pratiques de lecture travail, que tous les enquêtés considèrent être plus prégnantes, que sont les lectures loisirs ?

Deux cas de figure se dessinent :

- Des lectures « déconnectées » de la vie scolaire (elles sont minoritaires), qui sont parfois des lectures en continuité avec les intérêts précédant la prépa (mangas, littérature jeunesse) mais qui souvent évoluent en même temps que les goûts des préparatoires, goûts conditionnés à l'élargissement de leurs connaissances littéraires et la plus grande attention portée au « style » des ouvrages (certains par exemples disent ainsi « ne plus pouvoir lire » certains ouvrages de littérature contemporaine). Ces lectures peuvent donc être très classiques mais présentées comme des lectures « pour soi », et peuvent être vécues avec un peu de culpabilité ou de rébellion puisqu'elles ne sont justement pas les lectures travail. C'est le cas d'Emmanuelle :

« E : Quand je lisais pour moi j'avais l'impression de faire un peu... un gros doigt d'honneur à la prépa, en disant non, rien à foutre, moi je peux lire quand même des livres, ça vous regarde pas c'est mon problème ! Mais non, non, j'ai relativement peu lu de livres juste comme ça que je choisissais comme ça au hasard. Et vraiment quand je le faisais j'avais l'impression de faire quelque chose à l'encontre de la prépa et de leur dire merde. [...]

M : Et tu as lu quoi par exemple ?

E : Ben j'ai eu à Noël la Pléiade de Marguerite Duras, du coup j'ai commencé à lire Marguerite Duras, et quelques Balzac, quelques Zola, des trucs très très académiques en fait, mais vraiment dans l'idée que c'est moi qui les lis, c'est moi qui les choisis. »

- Des lectures qui sont, elles, davantage rattachées à une idée de rentabilité sur le plan scolaire : par exemple, lire un roman de Balzac parce qu'il s'agit d'un auteur incontournable et dont on peut facilement se resservir en dissertation. Mais l'utilité n'est pas forcément directe : il peut s'agir également d'acquérir une « culture générale » qui, certes, est utile sur le plan scolaire, mais également sur le plan personnel :

« Ben je me dis que, je sais que la prépa c'est très pour le programme, mais c'est aussi pour acquérir une culture générale.

Et du coup j'essaie de pas lire des romans que je pourrais jamais... qui me serviront à rien, vraiment. J'ai abandonné totalement mes lectures pour enfant, les machins que je lisais avant. Et puis de toute façon je suis même pas sûre que ça me plairait encore ! Mais quand je lis un truc comme ça je me dis que ça peut servir. De toute façon c'est pas perdu. »<sup>1</sup>

Ainsi, même des lectures loisir peuvent être « rentabilisées » sur le plan scolaire – si la rentabilité de la lecture à l'école n'est pas l'apanage des classes préparatoires, la relation entre loisir et travail est rendue plus nécessaire par la quantité de travail à fournir, d'un côté, et le manque de temps disponible pour faire autre chose que du travail scolaire, de l'autre. Les étudiants doivent donc élaborer de nouvelles pratiques pour concilier leur travail scolaire et leurs buts (avoir des notes convenables, intégrer une école...) avec leur attrait pour la lecture comme pratique de loisir. Ainsi, certaines pratiques de lecture peuvent s'avérer « ambiguës », dans le sens où il est impossible de les classer clairement dans une case « loisir » ou une case « travail » – d'où l'intérêt de travailler davantage avec une idée de « pôles ».

Voici les situations qui semblent les plus être caractéristiques de cette ambiguïté :

- Une lecture « travail » à laquelle l'enquête donne une dimension de plaisir, d'intérêt importante : si la lecture n'en devient pas pour autant un loisir, les façons de lire (prendre moins de notes, lire le livre en entier et pas seulement les chapitres utiles, le lire sur un temps d'habitude dédié plutôt aux lectures personnelles...) se rapprochent de la lecture loisir. Il peut aussi s'agir de se mettre dans un certain état d'esprit pour que cette lecture travail soit moins pénible et plus proche d'une expérience de loisir : « Y'avait des trucs sympas, forcément t'es obligée de finir par trouver du plaisir dans ce que tu lis, dans ce que tu fais, sinon tu survis pas ! Donc je me configurais pour apprécier ce que je faisais et j'y arrivais à peu près. »<sup>2</sup>

- Une lecture « loisir » rentable sur le plan du travail : cette configuration, décrite plus haut, est assez courante : lire un classique de la littérature française, par exemple, qui pourra être réutilisé après.

C'est le cas où la frontière est la plus floue : « Soit c'était un livre qui m'attirait et je me disais "ah ben chouette, je vais lire ça et joindre l'utile à l'agréable", soit c'était un livre qui m'attirait pas particulièrement mais dans ce cas-là il fallait que ce soit étroitement lié à ce qu'on faisait et que je me sente un peu obligée de le lire, en tout cas que je sente que ça pouvait m'être utile dans un contexte scolaire de l'avoir lu ou pour pouvoir faire des rapprochements dans une dissertation... »<sup>3</sup>

Lecture « loisir » n'est donc pas forcément synonyme de lecture « gratuite » : le divertissement peut être requalifié en travail, mais un travail moins évident, qui permet de sauvegarder des lectures « pour soi ». Toutefois, toutes les lectures ne se valent pas : s'il est plus facile de réutiliser des auteurs de littérature française, du Moyen-Âge au Nouveau Roman, il est plus difficile de trouver un « marché » pour de la littérature contemporaine : de cela, les étudiants sont bien conscients et ils savent qu'ils ne peuvent réutiliser certaines lectures dans leurs travaux. Peu sortent donc de façon fréquente et répétée des cadres des « bonnes lectures » définies par les prescriptions professorales dans le contexte préparatoire, et moins encore en parlent sans mettre à distance cette pratique (Marc Lévy ou Guillaume Musso sont les exemples typiques de ce qui est considéré comme une « mauvaise » lecture). La frontière entre « bonnes » et « mauvaises » lectures est donc construite et souvent verbalisée par les étudiants – ce qui ne les empêche pas de la mettre à distance ou de la déplacer selon leurs goûts ou leurs appartenances sociales.

Les étudiants en CPGE littéraires cherchent donc, limités par le temps, à rentabiliser tant que possible leurs lectures loisir. Or ces étudiants travaillent, certes, mais pour leur grande majorité et à quelques exceptions près apprécient ce travail, non seule-

1 Aude, lycéenne P. Valéry (75), père et mère professions « scientifiques et techniques », Bac + 5.

2 Agathe, étudiante en Lettres Modernes Appliquées, ancienne étudiante du lycée Henri IV ; mère journa-

liste, père « gérant d'une bio-coop » (le père n'a « pas du tout fait d'études »).

3 Coralie, étudiante en Littérature comparée, ancienne étudiante du lycée Louis-le-Grand ; père juriste, mère directrice de scolarité en IUT.

ment parce qu'il est en adéquation avec leurs intérêts personnels, mais aussi parce qu'en tant que bons voire très bons élèves dans le secondaire, déjà investis dans leur travail scolaire, fournir un important travail scolaire ne représente pas pour eux une grande difficulté (même si pour beaucoup cette « mise au travail »<sup>1</sup> se fait à l'entrée de l'hypokhâgne).

Il est d'ailleurs possible de rattacher la disposition de ces étudiants à s'investir dans les loisirs scolairement rentables à leur statut de « bons élèves » puisque, comme le rappellent C. Daverne et Y. Dutercq : « les jeux [et par extension les pratiques de divertissement et de loisir] [...] ont pour les bons élèves une visée pédagogique, leur fonction relevant de l'« éducatif » et non prioritairement du "récréatif" comme dans les catégories populaires [...] »<sup>2</sup>. Pour une majorité d'élèves, cette imbrication entre loisir et apprentissage est donc dans la lignée de leur socialisation primaire, en totale adéquation avec les savoirs et savoir-être scolaires.

En outre, F. Renard a montré comment les lycéens enfants de bacheliers (qui constituent la quasi-intégralité de notre corpus) lisent pour eux des œuvres proches des œuvres étudiées en classe, mais en mobilisant des attitudes par rapport à celles-ci qui sont tour à tour analytiques (attention portée au style, mise en relation avec d'autres textes...) ou pragmatiques (se laisser emporter par l'histoire, faire le lien avec sa propre vie)<sup>3</sup>.

Ainsi, si la prépa en tant que nouvelle instance de socialisation « forme et transforme »<sup>4</sup> indéniablement les individus, pour la plupart, mêler travail et loisir n'est pas une découverte radicale et est en adéquation avec le « style d'existence » auquel se préparent ces étudiants des filières sélectives. Les frontières qui se dessinent au sein des pratiques culturelles, et *a fortiori* des pratiques de lecture, « préfigurent des lignes de partage plus floues entre ce qui

relève du "travail" et ce qui est de l'ordre de la "vie privée", du "loisir" »<sup>5</sup>.

---

1 Muriel Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, op. cit.

2 Carole Daverne, Yves Dutercq, *Les bons élèves : expériences et cadres de formation*, op. cit.

3 Fanny Renard, *Les lycéens et la lecture. Entre habitudes et sollicitations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

4 Muriel Darmon, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, op. cit.

---

5 Bernard Lahire, Mathias Millet, Everest Pardel, *Les manières d'étudier*, op. cit., p. 27.



## Bibliographie

Baudelot Christian, Cartier Marie, Detrez Christine, *Et pourtant, ils lisent*, Paris, Seuil, 1999, 245 p.

Bourdieu Pierre, Passeron Jean-Claude, *La reproduction. Éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, 284 p.

Carjaval Christine, « La pratique de la lecture chez les étudiants », *Cahiers de l'Urmis*, 2-3, 1997, p. 29-42

Darmon Muriel, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte, 2013, 280 p.

Daverne Carole, Dutercq Yves, *Les bons élèves : expériences et cadres de formation*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, 232 p.

De Singly François, *Lire à 12 ans*, Paris, Nathan, 1989, 224 p.

Fraisse Emmanuel, *Les étudiants et la lecture*, Paris, Presses universitaires de France, 1993, 272 p.

Horellou-Lafarge Chantal, Segré Monique, *Sociologie de la lecture*, Paris, La Découverte, 2007, 128 p.

Lahire Bernard, in Claude Grignon (dir.), *Les conditions de vie des étudiants : enquête OVE 1997*, Presses universitaires de France, 2000, 532 p.

Lahire Bernard, Millet Mathias, Pardell Everest, *Les manières d'étudier : enquête 1994*, Paris, La Documentation française, 1997, 175 p.

Lahire Bernard, « Matrices disciplinaires de socialisation et lectures étudiantes », *Bulletin des bibliothèques de France*, 5, 1998, p. 58-61

Lahire Bernard, « Formes de la lecture étudiante et catégories scolaires de l'entendement lectoral », *Sociétés contemporaines*, 4, 2002, p. 87-107

Mauger Gérard, Poliak Claude, Pudal Bernard, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan, 1999, 446 p.

Millet Mathias, « Économie des savoirs et pratiques de lecture. L'analyse des formes du travail intellectuel étudiant en médecine et en sociologie », *Éducation et sociétés. Revue internationale de sociologie de l'éducation*, 4, 1999, p. 57-74

Molinari Jean-Paul, *Les étudiants*, Paris, Éditions de l'Atelier, 1992, 141 p.

Renard Fanny, *Les lycéens et la lecture. Entre habitudes et sollicitations*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 338 p.

